

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée.

« Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle.

« Vendredi 13 ?! Zut ! »

Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises. Déjà de mauvaise humeur, elle se dirigea vers la salle de bain. Elle pouvait maintenant justifier la nuit agitée qu'elle avait passée.

L'eau chaude coulait sur son corps, s'infiltrait dans ses oreilles et réchauffait son crâne pour son plus grand plaisir. Elle se savonnait la peau, grattait ses cheveux mélangés au shampooing et frottait vigoureusement son visage pour se débarrasser d'une crasse invisible. Le savon pénétra soudain dans ses yeux et elle passa immédiatement la tête sous le pommeau de douche. L'eau devint tout à coup gelée et elle laissa échapper un cri avant de reculer d'un pas, aveugle, cherchant désespérément à couper le jet. Remplie de mousse, les yeux piquants, des frissons la parcoururent tels mille aiguilles qu'on lui aurait enfoncées dans le corps. Furieuse, elle sortit de la baignoire pour aller se rincer le visage dans le lavabo. Elle enroula une serviette autour de sa poitrine et regarda l'heure. Elle n'avait pas le temps de s'amuser à faire chauffer de l'eau pour pouvoir prendre une douche décente. Elle grinça des dents en repensant à ce que son entourage ne cessait de lui répéter : « La malchance un vendredi 13 ? Tu es juste superstitieuse Lili, ça n'existe pas ». Mon œil, pensa-t-elle.

Suspicieusement, la pluie s'était arrêtée lorsqu'elle sortit. Avec un peu de retard, elle eut son bus et y trouva même une place assise. Dans son sac, elle avait des vêtements de rechange et un parapluie. Elle ne se referait pas avoir comme l'année dernière. A l'affût, elle ne baissa pas sa garde une seule fois dans le bus et garda la tête haute.

Arrivée devant le bâtiment universitaire, elle sortit enfin son portable pour regarder l'heure. 8h58. Ses yeux s'écarquillèrent. 8h58 !!!!! Elle était censée être devant sa feuille d'examen à 8 heures ! Elle ne comprit pas mais elle courut. Elle courut de toutes ses forces jusqu'à la salle d'examen. A 9 heures, ils ne la laisseraient plus rentrer. Ses genoux encaissèrent tant bien que mal ses foulées chaotiques sur le béton, et c'est lorsqu'elle se tordit la cheville et tomba à la renverse qu'elle réalisa. Le changement d'heure. Elle s'était fiée aux chiffres de son réveil et de sa pendule en oubliant que ce jour-là la France entière était passée à l'heure d'été. La cheville douloureuse, elle se traîna jusqu'au troisième étage et arriva devant la porte de la

salle d'examen. Essoufflée, elle l'ouvrit, éreintée de sa course interminable. Aussitôt, un professeur la fit sortir. Les larmes aux yeux, elle comprit mais regarda tout de même l'horloge : 9h02.

- Je vous en prie, laissez-moi passer l'examen !
- Mademoiselle, vous avez plus d'une heure de retard, certains de vos camarades ont déjà fini l'épreuve et sont sortis, il nous est dorénavant impossible de vous faire rentrer.

9h02 ? C'était ridicule. Elle laissa échapper un sanglot et le cinquantenaire qui se tenait face à elle lui lança un regard dur.

- Chut ! Certains travaillent !

Il lui tourna le dos et aussitôt la colère l'envahit. Elle sentit la rage monter, faire trembler ses membres et la défigurer. Les poings serrés, le visage tordu, elle marcha jusqu'au bout du couloir, appuya sans hésitation sur l'alarme incendie et dévala les escaliers, ignorant la douleur de sa cheville, ignorant la douleur de l'humiliation, des regards curieux des élèves qui avaient cherché à percevoir leur conversation alors même qu'ils étaient en plein examen. Un sourire presque sadique aux lèvres, elle se dit : « très bien, le vendredi 13 n'est vraiment pas mon jour de chance, eh bien il ne le sera pas pour les autres non plus ». Sur cette pensée, elle quitta l'établissement, lança un dernier regard à la vague d'élèves qui se déversait dans la cour, et se dirigea de nouveau vers l'arrêt de bus.

Peu importe ce qu'elle faisait ce jour-là, qu'elle fut bonne ou mauvaise, le vendredi 13 ne lui accordait jamais aucun répit. Elle croyait habituellement au karma, mais dans cette situation, elle pouvait bien faire ce qu'elle voulait, l'univers serait de toute façon contre elle pendant les 15 prochaines heures.

Elle ne put pas rentrer tout de suite chez elle. Le bus n'arrivait pas et la fine pluie qui l'avait accueillie en quittant l'établissement s'était à présent transformée en déluge. Elle râlait, sous l'arrêt de bus, avec cinq autres personnes qui cherchaient à se protéger de l'eau se déversant du ciel, quand tout à coup, on la heurta violemment à l'épaule. Elle releva la tête, exaspérée. C'était un jeune homme de son âge, trempé, qui s'excusa, avant de s'abriter lui aussi, le souffle court.

- Excuse-moi...

Elle se retourna vers lui et haussa les sourcils, ne cachant pas son agacement.

- Tu as fait tomber tes écouteurs.

Elle baissa les yeux et vit le bout de fil blanc dans une flaque de boue, à ses pieds.

- Oh, non !

Elle s'empressa de les ramasser et se rendit à l'évidence. Ses écouteurs étaient non seulement crasseux, mais également très certainement morts. Elle les lança dans la poubelle à sa gauche et souffla un bon coup pour se calmer.

Le bus ne semblait pas venir. Les gens s'impatientaient. Elle avait froid, elle voulait rentrer. Elle sortit le parapluie de son sac et le déplia. Le mécanisme résista. Elle tenta à nouveau. Un échec. Il ne s'ouvrit qu'à moitié. Le vent secouait le parapluie et le retournait tandis qu'elle se battait pour lui faire retrouver sa forme initiale. Lorsqu'elle y parvint, il était devenu tout tordu. Découragée, elle le replia. Soudain, un grand parapluie rouge couvrit sa tête et une personne apparut à ses côtés. Elle tourna la tête vers cette dernière et se retrouva face au jeune homme qui lui était rentré dedans.

- Où vas-tu ? J'ai un parapluie, je peux t'accompagner si tu veux.

Elle fronça les sourcils, confuse. Ne l'avait-il pas brutalement percuté en courant comme un idiot la tête baissée pour venir s'abriter ? Il lui sourit. Peu importe après tout, il lui offrait maintenant son parapluie, sûrement pour se racheter.

- Je dois rentrer chez moi. J'habite à une demi-heure d'ici. Je vais par-là. Et toi ?

- Pareil. Je t'accompagne.

Ce qu'elle était bête. Ils commencèrent à marcher.

- Comment t'appelles-tu ?

- Lili. Et toi ?

- Blaise.

Quel nom hideux.

- Je vois.

Le silence s'installa.

- Tu es aussi étudiante, non ? Tu es l'université Ronsard ?

- Oui. Et toi ?

- Moi aussi. Il y a eu une alarme incendie qui a sonné pendant une épreuve, tu as entendu ? J'étais à la bibliothèque. Ceux qui passaient l'examen vont devoir le recommencer, vraiment pas de chance.

- Ça dépend pour qui. Si le sujet était bien merdique, je suis sûre que beaucoup seront contents d'en avoir un nouveau maintenant.

- Mouais. Mais le pire c'est qu'apparemment il n'y avait aucun feu. Donc quelqu'un l'aurait déclenché volontairement.

Il ricana.

- Cette personne est vraiment dans le pétrin.
- Et tu trouves ça drôle ? s'exclama-t-elle avec un peu trop de vigueur.
- Ben, c'est sa faute. Bref, t'étais où toi quand l'alarme a sonné ?
- Aux toilettes.
- Ah.

Ils marchaient maintenant depuis dix minutes. Le garçon était sympa mais agaçant.

- Viens, passons par-là.

Il l'entraîna dans une rue étroite, perpendiculaire à celle qu'ils avaient empruntée, et lui demanda de tenir le parapluie. Les nuages couvraient tout, le ciel était en colère et l'orage ne tarderait pas à gronder. Soudain, il la plaqua contre le mur et fouilla ses poches. Il en sortit son téléphone et tenta de lui arracher son sac par la suite. Surprise, elle n'eût pas le temps de réagir pour son portable mais tint fermement son sac.

- C'est hors de question.

Il lui donna un coup de poing, sans prévenir, et elle lâcha prise. Un autre homme de leur âge apparut tout à coup aux côtés de Blaise, le sourire aux lèvres, et l'aida à fouiller dans ses affaires.

- Je n'ai même pas eu besoin de t'aider, c'était trop facile.

Paniquée, elle se mit à hurler et le second jeune homme lui donna une claque avant de s'emparer du parapluie rouge et de s'enfuir avec son portefeuille, Blaise à sa suite.

Elle fut trempée en quelques secondes. De gros sanglots lui échappèrent tandis qu'elle cherchait à avancer, la vision brouillée par la météo sombre et les trombes d'eau tombant devant son visage. Elle trouva refuge sous la devanture d'un magasin et attendit, seule, sans argent, sans papiers, maudissant ce jour. La pluie ne s'arrêta pas, mais au bout d'une heure, elle finit par devenir moins violente. Grelottante, elle courut sur le chemin de sa maison. Ces dix minutes de course suffirent pour l'exténuer déjà plus qu'elle ne l'était. Elle avait besoin de retrouver son lit. Arrivée face à sa maison, elle vit que les lumières étaient éteintes. Elle pouvait donc espérer être seule et pouvoir se reposer tranquillement. Elle passa le pas de la porte d'entrée, monta les escaliers, enleva ses vêtements sur le pallier, se sécha, prit un plaid et alla se coller contre le radiateur de sa chambre. Juste quelques minutes, le temps qu'elle se réchauffe avant d'aller se faire couler un bain. Juste deux minutes... Elle s'endormit. Sa sieste fut agitée, son visage semblait fumer tellement elle avait chaud. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, il était 13 heures. Son estomac criait famine. Sa joue gauche brûlait anormalement. Elle décida d'aller faire couler son bain et de manger en attendant. Lorsqu'elle poussa la porte de la salle de bain, elle resta estomaquée devant la scène qui se tenait face à elle. Sa mère était plongée

dans le bain, nue, baignant dans une eau rouge. Le sol était jonché de débris de verre et d'alcool. Elle laissa tomber sa couverture enroulée autour d'elle.

- Maman ! cria-t-elle, pleine de détresse.

Elle tira sur ses bras pour la faire émergée à nouveau. La mère cracha de l'eau, ouvrit les yeux et reprit son souffle. Lili soupira de soulagement. Elle n'était pas inconsciente, elle jouait encore à un de ses jeux dangereux qui consistait à retenir son souffle le plus longtemps possible sous l'eau après avoir bu de l'alcool. C'était le moyen que sa mère avait trouvé pour frôler la mort sans laisser de séquelle sur son corps ni mourir.

- Maman, sanglota-t-elle, pourquoi il y a-t-il plein de sang partout ? Qu'as-tu fait ?

Sa mère soupira et rejeta la tête en arrière.

- La bouteille s'est cassée, répondit-elle d'une voix éteinte.

Les sanglots de la fille se stoppèrent pour être remplacés par une rage sauvage.

- Mère indigne, comment peux-tu mettre ta vie en danger sans même penser à ta fille ? Comment peux-tu me faire quotidiennement subir ça ? Pourquoi n'es-tu pas foutue de te reprendre ? C'est si compliqué ?

Elle la secoua. Fort.

- C'est si compliqué ?! répéta-t-elle. Je n'en peux plus ! Je n'en peux plus !

Elle se tirait les cheveux comme une folle à lier. Telle mère telle fille dirait-on. Elle sortit en trombe de la salle de bains. Si elle voulait mourir qu'elle le fasse. Enragée, elle se dirigea vers sa chambre, mis une robe au hasard, malgré le temps, puis enfila des baskets avant de prendre un manteau et de sortir sous l'orage. Elle ne reviendrait plus. Sa mère pouvait mourir, elle ne le saurait même pas. Elle ne méritait pas tout ça.

Ses jambes l'amènèrent jusqu'à son refuge sûr lorsque rien n'allait. Elle toqua à la porte et sa meilleure amie lui ouvrit, une bière à la main. Elle allait se renfrognée à la vue de l'alcool lorsqu'elle changea d'avis et passa devant elle en disant :

- Passe-moi une bière aussi.

Un peu surprise, Jordana alla lui chercher ce qu'elle demandait et elles s'installèrent dans le canapé.

- Armand est en haut, il fait une sieste.

- Une sieste ?

Elle hocha la tête. Lili la regarda finir sa bière et se demanda si tout allait bien.

- Tu profites qu'il dorme pour boire ?

- Exact, sourit-elle.

Un court silence s'installa, pendant lequel Jordana entama sa deuxième bière.

- Tu es venue pour quoi ?
- Pour te voir, je n'ai pas le droit ?
- Bien sûr que si, mais il y a l'air d'avoir une raison en plus, vu à quoi tu ressembles.

Lila haussa un sourcil.

- Tu as les cheveux complètement emmêlés, une énorme trace rouge sur le visage et tu portes une robe malgré la tempête qu'il y a dehors.

Lili ignora d'abord ses remarques.

- Tu as séché l'examen de ce matin ?
- Oui, rigola-t-elle.
- Armand ne t'a pas forcé la main ?

Elle lui jeta un regard en biais et prit une gorgée de bière.

- Je lui ai donné des somnifères.
- Quoi ?
- Ce mec me gonfle, il me demande d'être tout ce que je ne suis pas.
- Jordana...
- Lili.

Elle soupire, désespérée de voir son amie dans un état qui ne vaut pas mieux que celui de sa mère.

- Allez, dis-moi ce qu'il s'est passé avec ta mère.

Elle lui raconta tout. Pendant longtemps, elles discutèrent de la vie. Soudain, Lili reçut un appel.

- Allô ?
- Tu as déclenché l'alarme incendie car tu ne pouvais pas passer l'examen ?!

Elle rit jaune. Sa mère faisait semblant d'en être une. Pathétique, leur vie était pathétique. Elle raccrocha.

- Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Jordana en ouvrant sa cinquième bière.
- Ma mère a découvert que j'avais déclenché l'alarme incendie ce matin pendant l'examen.
- C'est génial ! Je vais pouvoir le repasser !

Jordana avait très souvent ce genre de réactions bizarres. Elle ne saisissait pas tout de suite les ennuis dans lesquels se mettait sa meilleure amie et se réjouissait d'avoir une seconde chance pour ce qu'elle n'avait pas réussi à accomplir.

- Pourquoi as-tu fait ça ?

- Je suis arrivée en retard et je n'avais pas d'autre moyen pour repasser l'examen. Mais maintenant qu'ils m'ont attrapée, je peux toujours rêver.
- C'était malin mais en même temps assez risqué. C'est pour ça que je t'aime ! dit-elle en la prenant dans ses bras.
- Fêtons ça avec un peu d'alcool !
- Ce n'est pas ce qu'on est déjà en train de faire ? s'étonna Lili.
- Tu rigoles, attends-moi ici, je vais chercher la bouteille de rhum.

Lili la laissa faire. Jordana prit quelques minutes, malgré le fait que la cuisine soit à deux pas derrière elle. Lorsqu'elle revint, elle avait déjà commencé à boire au goulot de la bouteille.

- Passe-moi ça, lui dit Lili.

Elle lui arracha l'alcool des mains et but à son tour. Elles continuèrent jusqu'à que Lili ne sache plus où elle était et qu'elle perde connaissance.

Elle fut réveillée par les cris d'un homme. Elle sentit des claques légères contre son visage et ouvrit les yeux. Du vomi. Partout. La bouteille vide près d'eux trois, et Armand qui secouait désespérément Jordana en hurlant. Lili jeta un coup d'œil par la fenêtre. Il faisait si sombre qu'on aurait dit qu'il faisait nuit. Ou bien faisait-il nuit ? s'interrogea-t-elle. Il pleuvait toujours des cordes et l'orage grondait.

- Jordana, réveille-toi ! Jordana !

Allongée, son corps était mou et inerte.

- Lili ! Qu'est-ce que vous avez fait ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qu'elle a pris ?

Elle porta la main à sa tête douloureuse pour une raison inconnue et murmura, la voix enrouée :

- Rien, on a seulement bu un peu d'alcool...
- Un peu ? cria-t-il, fou de rage.

Il saisit la bouteille vide et la brandit devant elle.

- Un peu ?! Pourquoi est-elle inconsciente purée ? Qu'est-ce que vous avez fait...

Sa voix se brisa.

- Les secours sont en route. Je ne te pardonnerai jamais ça. Tu l'as laissée se détruire sous tes yeux ? C'est ce que tu appelles une meilleure amie ?

Il fixait la bouteille vide à ses pieds, Jordana dans ses bras, et sembla soudain réaliser quelque chose.

- Pourquoi vous êtes-vous évanouies à ton avis ? Pourquoi ?!
- Je...je ne sais pas, je...

- Parce qu'il n'y avait pas que de l'alcool dans cette putain de bouteille, idiot !

Les mots la tailladaient.

- Comment tu sais ça ?
- Idiote, idiote, idiote ! Si elle meurt, tu mourras aussi.

Elle jeta un coup d'œil à la pendule à sa droite. Il était 17h13. Comment ce nombre pouvait-il lui porter malheur à ce point ? Désespérée, elle regardait Armand serrer sa meilleure amie sans broncher.

Les secours arrivèrent. Ils les emmenèrent tous en voyant le piteux état des deux amies et la détresse du jeune homme. Dans l'ambulance, Lili observa longtemps le beau visage de Jordana. A l'hôpital, on s'empressa de séparer la jeune fille inconsciente de son copain et de Lili. Celle-ci s'enfuit avant qu'on puisse s'occuper d'elle. Dehors, la pluie la battait comme si elle avait fait quelque chose de mal, et ses larmes se mêlèrent à l'eau du ciel. Elle vit son reflet dans le verre du bâtiment extérieur. Sa robe à pois rouges n'avait plus aucune forme, ses cheveux noirs collés à son corps osseux tranchaient sur sa peau aussi blanche qu'un cadavre, et une grosse marque rouge ornait sa joue gauche. Le radiateur l'avait marquée au fer rouge.

- Lili !

Elle se retourna. Armand se rapprocha d'elle en quelques foulées et l'envoya valser avec le plus gros coup de poing qu'elle n'eut jamais reçu de sa vie entière. Sur la joue gauche. A terre, il lui donna un autre coup dans les côtes en l'insultant. Furieux, il s'éloigna et continua à taper dans le mur du bâtiment avant de partir au bout de quelques minutes. Elle resta couchée pendant un temps qu'elle ne saurait déterminer. Lorsqu'enfin quelqu'un lui porta de l'attention, ce fut un sans-abri qui la surplombait de toute sa grandeur, tenant un bout de carton au-dessus d'elle pour l'abriter.

- Allez-vous-en, chuchota-t-elle.
- Comment ? Je n'entends pas, parlez plus fort.
- Allez-vous-en, répéta-t-elle plus fort.
- Hein ? Mais, mademoiselle, je ne peux pas vous laisser comme ça, il faut que vous alliez à l'hôpital, vous avez l'air mal en point...

Elle rassembla toutes ses forces pour se redresser. Une fois sur ses deux jambes, elle répéta :

- Allez-vous-en !

Elle remarqua alors à quel point le vieil homme était bossu. Bouche-bée de la brutalité de la jeune fille, il ne bougea pas. Elle se sentait en position de force. Elle n'hésita donc pas et lui assena un coup de pied dans le tibia, le plus fort possible. Il se plia encore plus qu'il ne l'était déjà et s'empressa de s'éloigner dans la direction opposée à l'étudiante au cœur mauvais. Aux



décisions de vie mauvaises. A l'entourage toxique. Au cœur blessé. A la malchance inouïe bien qu'elle ne vivait déjà pas une vie qui fut très heureuse.

Sous la pluie, sous l'orage, les pieds ancrés dans le béton, elle marcha péniblement jusqu'à l'endroit où elle s'était promis de ne plus jamais retourner quelques heures plus tôt. Chaque pas semblait plus dur que le précédent, ses chaussures pesaient une tonne et la gravité semblait déterminée à l'empêcher de rentrer.

Quand elle arriva enfin chez elle, elle poussa la porte, se traîna dans l'obscurité jusqu'en haut des escaliers, puis se dirigea vers la chambre de sa maman. Cette dernière lui ouvrit et la prit dans ses bras. Lili aperçut l'heure sur l'horloge face à elle. 20h13. Jour maudit. Blottie dans les bras de sa mère, elle se répéta en boucle ce qu'elle se disait à elle-même chaque vendredi 13 : « Demain est un autre jour ».